

Pier Paolo Pasolini

## Du journal (1945-1947)

Traduit de l'italien par Olivier Apert et Ivan Messac

Sur les bas-côtés ensoleillés dans le silence  
habituel de la blanche campagne  
je me berce d'une solitude mortelle  
dans le mortel matin, qui depuis toujours  
blanchit de sa lumière l'intense campagne.  
Mais dans cette lumière monotone (comme en rêve)  
souffle un filet de vent, et l'or s'enflamme  
dans les frondaisons des frênes lointains.  
J'attends ? Nulle chose  
dans cet espace ouvert auquel je fais face  
ce vaste désert, cette lumière hors de moi,  
rien que mon rêve jusqu'à l'horizon,  
pas au-delà... Tout est muet.  
Un enfant crie, un rêve ?, crie ou chante  
il crie dans la muette campagne, je suis vivant,  
un enfant crie.

\*

Dans mes yeux, et mes cheveux  
en bataille sur le front, toi petite lumière,  
insouciante tu rougis mon papier.  
Adolescent je me consumais des nuits entières  
en compagnie de ta faible lueur, et c'était étrange  
d'entendre le vent, les grillons solitaires.  
Alors, dans les chambres, la famille  
privée de mémoire dormait, et mon frère  
restait étendu de l'autre côté de la cloison.  
À présent où qu'il soit, toi rouge lumière  
sans rien dire, tu illumines, et le grillon  
soupire dans les campagnes inanimées,  
et ma mère se coiffe au miroir  
ancienne coutume comme ton éclat  
en pensant à son fils sans vie.

\*

Ma mère si jeune encore, sur les bords de la Livenza  
cueille une primevère  
dressée, étrange... Les Mori de Sacile  
font sonner dans l'air très pur  
l'heure méridienne... Et le poids léger  
de ma chemisette d'enfant,  
le nuage informe dans le ciel bleu,  
l'odeur des champs impubères  
comme un cri silencieux... Tout se précipite sur moi  
et m'échappe comme un vol d'hirondelles.  
Et là dans l'herbe, inanimé, une fois de plus  
il ne reste de moi qu'un cœur palpitant.

\*

Limpide fontaine de Vinchiaredo  
eaux modestes, bois pleins de tendresse  
aujourd'hui après vingt ans, je vous vois et j'écoute  
votre sempiternel bouillonnement.  
Dans le pré, l'eau rejaillit à mes pieds  
voltige, reprend son cours  
et au loin recompose son chant.  
Cette onde chante pour moi, mais je reste sourd  
à sa joie profonde, à son frais sourire.  
Je m'obstine à la regarder, et soudain : je découvre  
des jeunes filles célestes, des jeux anciens,  
des courses, des voix... Ah, pourtant, rien de tout cela  
dans les alentours ignorés  
dans le murmure inlassable des eaux.

\*

À peine descendu sur la berge, j'écoute  
les grillons en délire, dispersés, qui disent  
que rien ne se réjouit de mon retour.  
Et je m'en vais seul. Alors dans sa secrète solitude  
la lune immobile me rejoint et ravive un peu  
mes cheveux, ma joue, mon flanc vigoureux.  
Où aller maintenant ? À quoi bon  
le vieux foin sous la première gelée  
les mornes étoiles ; il n'y a plus qu'un désert  
horrible, sans fin...

\*

Les nuages limpides se reflètent  
au fond des mares brûlantes d'azur  
et les branches se perdent dans le soleil.  
Voici le temps du rire, des larmes,  
voici le temps de la grâce attendue,  
voici le temps du bonheur,  
voici le temps de l'errance par les champs,  
voici le temps où je regarde les cieux...  
(aurais-je crié ? L'écho ne s'arrêterait pas ?  
et mon cri approcherait  
les nuages ? Je ne peux étouffer  
ma joie ingénue qui s'attarde)

\*

Solitaire, l'ombre de la Carnia transperce  
de ses pics les pâles nuages ;  
et c'est l'extrême limite de l'azur.  
Ailleurs, où que je porte mon regard,  
ne m'attendent que le vide, le son  
de l'eau vive, le sourd vrombissement  
d'un aéroplane pointant d'autres cieux.  
Passé ce silence aveuglant, je lève la tête :  
sur le pont suspendu un train laboure  
le ciel, sans bruit... Un cri naît  
au dedans de moi (toute mon enfance  
qui revient), un cri qui pourrait m'anéantir ;  
je le tais, une fois de plus résigné.

.....

Des heures identiques, le même ciel.  
Et dans l'air vide de parfum,  
symbole presque oublié,  
le pâle aéroplane de nouveau  
gronde au-dessus des doux contreforts.  
Là dans ce halo de paix impuissante  
où depuis tant d'années je me retrouve ; où  
je sais, sans me souvenir. Mon passé s'étend  
autour de moi comme un ciel dégagé.

\*

Le ciel transparent m'envoie un signe  
léger... Ce n'est qu'une ombre blanche  
un nuage. (Je reconnais cette ombre  
la parole indicible... la blessure...  
Ah, ma conscience, seule comme le ciel).  
La grange et les pavés reflètent dans les yeux  
la lumière bleutée de la lune.  
Qui me confronte ainsi à ma vie ?  
Et déjà une brise céleste a balayé  
les nuages : plus une ombre  
dans le ciel nu.

\*

Irrésolu j'écoute en me levant  
le son clair de mes pas ; puis j'hésite  
devant les sinistres volets clos.  
(Dans quelle merveilleuse atmosphère se glisse  
la lumière immaculée ? Et avec tant de tristesse ?).  
Incertain j'ouvre le balcon : le ciel imprime  
un silence sidéral sur les champs.

Et... si les sens n'étaient pas, puis au loin  
un chaste autocar déflore à peine  
le silence, du côté des contreforts désolés.  
Et le vrombissement enchanteur se dissipe.  
Et moi je suis toujours là, penché sur mes feuilles ?  
Ah images désespérantes, ah certitude  
de n'être rien d'autre qu'une apparition  
de la lumière...

Un printemps sans vie brûle.  
Dévasté, par ennui, j'écris  
sur des feuilles où, blanche, perdue  
mon adolescence vieillie...  
Rompu à tous les enchantements ! Pourtant comme neuf  
mon cœur palpite au velours  
d'une voix vaniteuse...  
Et que de faux souvenirs de rivières  
estivales, quelle soudaine ré-apparition  
de terribles étoiles.

Mais je ne veux pas  
m'abandonner. Donc c'est le printemps  
le triste crépuscule, l'autre où dansent  
les éléphants, quand enfant  
je sens entre mes mains l'arôme mélancolique  
d'une branche écorcée. Et il me suffit encore  
d'une violette (je le sais, je ne le cache pas)  
pour que le cœur d'un garçon me déflore...

\*

Ah ce n'est pas pour moi cette beauté  
de cristal, ce printemps amer :  
un cri, même de joie, et je serais vaincu.  
(Je m'approche des volets et laisse le monde  
seul, avec son ciel d'argent).

\*

La lune patine de mousses rosées  
les murs de ma chambre déserte,  
le lit impur, et la tiède pénombre  
des bourgeons veine l'air fragile.  
Puis deux voix, comme par magie se muent  
en soupirs réprimés... en rires, même  
en rires qui se mêlent à la brune  
atmosphère, dans la tiédeur nocturne.  
Peut-être que derrière les haies, appuyés à un tronc,  
deux jeunots comblent avec gaîté  
ce terrifiant espace que le doux  
printemps ouvre en renouveau.

Comme un naufragé indemne je me retourne  
et je vois sur mes épaules, attendris  
par le passé, des océans de rares  
violettes, de primevères silencieuses.  
Mais il est déjà plus lointain que le ciel ce songe  
d'un paysage de jeunes pousses azurées  
que le clair Avril adoucissait ;

Le temps se dissipe sans vague :  
papillons aux vols pudiques,  
fleurs violentes, paix hérissée...

Et saurais-je encore m'effrayer si  
un son désaccordait la musique tenue  
des champs ? Lever les yeux comme un enfant  
angoissé par les gouffres célestes  
que voile le cours paisible des nuages ?  
Et si dans l'azur aride  
l'irascible rossignol exhalait son chant diurne  
je l'écouterais avec ferveur, mais sans espoir.  
Je ne rêve pas, je ne veille pas...

\*

Ma chambre a des charmes de palmier.  
Le lit blanc et pur, défait,  
les innocents cahiers : la présence  
en moi de cette joie physique  
que seule donne la vie qui se vit.

Puis des moineaux se dispersent comme  
un vol de papillons, la terre, au soleil  
passionnée et indifférente...

Et dans les vignes brûlées de soleil  
et les maisons aux enduits incandescents,  
un son de cloche obsédant.

\*

Sous l'étendue brillante du ciel  
j'en reste à ma vie, si lointaine  
avec ses chants de grillons, ses nuages,  
elle me conduit, toujours au bord du risque  
et des limites inhumaines, vers des régions  
encore plus inconnues, plus absurdes...

Effrayé

je rallume la lampe... Ah combien  
de fois ai-je entendu par le passé  
cette mouche réveillée par la lumière  
qui meurt en rayant mon silence !

\*

O silences chagrins du rossignol  
pleins des claires stridences des hirondelles !  
Je regarde mon image sur le lit  
pourri, et l'image innocente  
qui m'enlace... Seule  
la nostalgie du péché me réchauffe...

Et dans la maison morte  
de Casarsa, toi tu souris, ô Conscient  
et dans ton regard fixe, de maniaque,  
je lis mon histoire. Et voici  
la chambre tombeau des tiédeurs et des  
ternes solitudes de mon corps ;  
le miroir où je regarde en connaisseur  
le déclin de mon visage ; le lit sans fantômes, nu,  
auquel la lumière crue  
donne des blancheurs de plâtre, et que ton rire  
accroche au passé.

*(Dal Diario, © Salvatore Sciascia editore 1954, repris par Garzanti, Milano)*